

L'utilité de l'artiste, l'appétit du public

Par CATHERINE TASCA Sénatrice des Yvelines, ancienne ministre de la Culture.

Dans le TGV qui descend vers les festivals le 15 juillet, j'ai lu deux tribunes sur le thème culture et élitisme. L'une s'escrimait sans succès à définir «le peuple». L'autre opposait de façon assez décourageante élitisme et culture populaire. Vieux débat sans fin car l'une a besoin de l'autre et ils ne se sont jamais complètement rejoints.

Si la culture pour tous est une juste revendication et fait partie du projet démocratique, elle n'est ni un acquis de notre histoire ni un patrimoine à préserver. La culture pour tous, c'est une utopie joyeuse, c'est un projet pour l'avenir. Ce projet ne pourra se réaliser que si tous les politiques, à tous les niveaux, local comme national, inscrivent cette ambition au cœur de leur projet - et de leur pratique personnelle - et s'en donnent les moyens. La route est encore longue...

A toutes les époques et dans toutes les sociétés, il y a eu des cultures juxtaposées, celles des aristocraties, celles des bourgeoisies, peu à peu celles des classes moyennes accédant à l'instruction, celles des classes paysannes et ouvrières mobilisées par leurs luttes. Mais que savait-on, en tous lieux, des cultures « populaires » ?

Celles-ci sont devenues des objets d'études et de protection, fort peu d'échange. On cherche en vain «une» culture populaire, sauf dans quelques sociétés traditionnelles enclavées, en Afrique, Amérique Latine, Océanie ou Asie. Elle n'y subsiste que faute - ou grâce au manque - d'ouverture sur le monde et parce qu'elle imprègne tous les éléments du vivant : naissance, alimentation, santé, langue, musique, danse, bâti, art graphique, sacré, mort. Dans cette imbrication, un peuple, une communauté n'échappe pas à sa culture et celle-ci ne lui échappe pas.

Hors de ces microsociétés, on cherche en vain l'avènement d'une culture pour tous. Ce qui, depuis des décennies semble tisser la culture populaire, ce sont les médias et leurs avatars numériques. Les réseaux sont rois mais ils diffusent, ils façonnent la représentation et ils apportent bien peu à la création. Or le mystère de la culture, qu'elle soit populaire ou élitiste, c'est sa part d'invention et non de consommation. J'en ai croisé des gens cultivés, j'en ai vécu des dîners fastidieux où soudain un critique d'art, un lettré, un cinéphile accompli, un érudit donc, s'empare de la parole et vous ravit par son savoir et parfois son enthousiasme. C'est un peu comme au Collège de France : on apprend beaucoup, on réveille son appétit culturel mais qu'en fait-on après ? Dans ces dîners, le discoureur fait étalage de ses connaissances et semble oublier que lui-même n'est pour rien dans la force de Molière et Rousseau, de Mozart et de Lévi-Strauss, de Visconti et Bacon, de Buñuel et Berio... et tant d'autres. Vouloir nier la différence qui nous distingue d'eux serait folie. Comment accepter de n'être que « connaisseur » ? Avons-nous tous une chance d'être de l'autre côté, celui des créateurs ?

Je le répète, la culture pour tous est une utopie joyeuse dont il faut urgemment bâtir les fondements pour aller vers un avenir plus humain et plus surprenant, contre les vents mercantiles dominants. Bâtir les fondements de cette utopie, c'est d'abord veiller sur la liberté des créateurs avec précaution, tout comme certains entrent dans un jardin fleuri en avançant

sur la pointe des pieds pour ménager la moindre pousse prometteuse. C'est leur donner des lieux de vie et de travail, sans forcément normer, calibrer ces lieux à l'identique. Notre politique culturelle a sans doute souffert de la généralisation des labels, de la normalisation des cahiers des charges. C'était peut-être nécessaire pour éviter un certain arbitraire et surtout pour poser des digues face au flot des émergences versus la permanence des institutions. Mais on est allé trop loin. Il faut rouvrir des allées de traverse.

La question si importante de la rencontre entre l'artiste, son œuvre et le public ne peut pas être réduite à une démarche pédagogique, même si celle-ci est souvent attendue, désirée, et fructueuse. Dans cette rencontre, ce n'est pas seulement la question de l'utilité de l'artiste dans la cité ni celle de la légitimité de l'action publique dans ce domaine qui se trouve posée. C'est bien plus la question de l'attente, de l'appétit du (des) public(s).

Tout comme il faut l'implication profonde des politiques, il faut un mouvement intérieur du citoyen vers l'univers de l'esprit et du beau, vers son plaisir intime de la découverte et parfois du partage. Je suis persuadée que le ressort d'une culture pour tous, dans toute la diversité et les contradictions de ses expressions, réside en chacun de nous. C'est ce qui donne une responsabilité majeure à l'école, si accablée de difficultés mais si importante, si décisive, pour le développement de chacun pendant les premières années d'apprentissage, de vie collective, d'éveil de la sensibilité et de découverte des savoirs.

Mettre en mouvement l'utopie de la culture pour tous, c'est à coup sûr sortir l'école de ses handicaps, de ses pesanteurs pédagogiques et de son appauvrissement matériel et humain. Afin qu'elle soit le premier artisan d'un éveil artistique et culturel de tous les enfants, quels que soient leur environnement, l'apport familial et le milieu où ils vivent. C'est, je crois, la perspective que propose Martine Aubry et je m'en réjouis.

Le TGV est arrivé à bon port. Je me sens plus légère d'avoir jeté sur le papier ce fourmillement d'idées qui m'animent depuis le premier jour où, au milieu des années 50, j'ai accédé à l'utopie vilarienne en dévalant les grands escaliers de Chaillot au milieu des enseignants et des comités d'entreprise. Vive l'utopie culturelle de demain.